

***L'Avant-dernière  
chance***



**Caroline Vermalle**

**L'Avant-dernière  
chance**



© Éditions Calmann-Lévy, 2009.

© À vue d'œil, 2009, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-84666-510-0

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

**À vue d'œil**

27 Avenue de la Constellation

B.P. 78264 CERGY

95801 CERGY-PONTOISE CEDEX

Numéro Azur : 0810 00 04 58

(prix d'un appel local)

*À Christiane et André,  
à la mémoire de Ninette et Marcel,  
mes grands-parents.*



*Mardi 21 octobre*

Londres

La vibration légère de son portable tira Adèle d'un profond ennui. Il était strictement interdit de laisser son téléphone allumé dans de telles circonstances, on l'avait assez répété. Cependant Adèle avait bien fait attention de le mettre sur le mode vibreur, et puis c'était le jour de son vingt-troisième anniversaire, et elle attendait anxieusement de voir lesquels de ses amis allaient s'en souvenir. Jusqu'à maintenant, leur nombre avait été décevant. De temps à autre, elle s'assurait que personne ne la regardait avant de vérifier sur l'écran qui dépassait à peine de la poche de son jean. Pour lire ce nouveau texto, elle devrait attendre le moment propice, et ce n'était pas main-

tenant, vu que dans la pièce d'à côté, l'inspecteur parlait de meurtre.

Elle était inconfortablement assise sur une caisse, dans le long couloir sombre qui donnait sur la chambre à coucher. Seuls filtraient quelques bruits venant de la rue, un scooter, un camion, un chien, une sirène lointaine. Elle jeta un œil à l'intérieur de la chambre éclairée par un faisceau de lumière qui faisait danser la poussière. Le lit en bois foncé joliment travaillé, à la française, les petites collines de satin rose du gros édredon, et le mort, vêtu d'un pyjama à la mode des années 40, sa mine grise et son air tragique d'homme assassiné. Car c'était un assassinat, l'inspecteur en était sûr, il l'avait répété quatre fois. L'insuline pour ses piqûres quotidiennes avait été remplacée par son liquide pour les yeux, les flacons étaient là pour le prouver. La victime, quatre-vingt-trois

ans, laissait à sa famille une fortune colossale, ainsi que cette grande maison londonienne qui les abritait tous. Chaque fois que le policier employait le mot « crime », sa petite-fille s'effondrait, et son fiancé la relevait en essayant de la consoler. Mais c'était peine perdue. La jeune femme, agenouillée près du lit, la tête sur l'édredon, les mains dans celles du mort, bredouillait des mots entrecoupés de sanglots parfois ridiculement bruyants. Elle se répandait en lamentations, en souvenirs d'enfance, en regrets surtout ; la liste était longue, surtout que ça faisait quatre fois qu'elle la répétait. Une vieille dame très digne se tenait toute droite à côté du lit, baissant et remontant la tête au rythme des regrets que la jeune femme égrenait comme un chapelet ; c'était la grand-tante, la belle-sœur du mort. D'autres personnes se trouvaient

derrière la porte, silencieuses. L'inspecteur le répétait : le tueur faisait partie de la famille. Ce n'était pas le moment de vérifier ses textos.

Adèle n'en était pas à sa première scène de meurtre. Ça l'ennuyait beaucoup, alors elle rêvassait en attendant que ça se passe. Juste avant que son téléphone ne vibre, elle était en train de se dire que la jeune femme qui pleurait dans la chambre lui ressemblait un peu. Même âge, même cheveux longs, bruns, épais, même taille fine. Mais la fille dans la chambre, sans être forcément plus jolie, était mieux habillée, mieux apprêtée, ses mains étaient douces et elle avait l'habitude d'être le point de mire. Adèle, en comparaison, malgré les traits harmonieux de son visage, faisait davantage garçon manqué. En outre elle n'était pas riche, et on ne faisait jamais très attention à elle.

Même le jour de son anniversaire. Elle trouvait en revanche que le mort n'avait pas la classe d'Irving Ferns. Irving Ferns. Son cœur se serra à sa pensée.

Adèle bouillait d'impatience - qui lui avait envoyé ce texto ? Le jeune avocat rencontré lors d'une fête un mois plus tôt ? Mais comment aurait-il pu deviner que c'était son anniversaire ? Elle regarda autour d'elle. Il y avait du monde dans le couloir encombré, une trentaine de personnes peut-être, qui ne bougeaient pas, de peur de faire craquer le parquet ; quelques-uns se grattaient le nez, d'autres se rongeaient un ongle. On communiquait en mimant, car même les chuchotements étaient inappropriés. Mais personne ne semblait regarder Adèle. Elle vérifia encore une fois que les dictateurs du silence n'étaient pas dans le couloir - non, ils étaient occupés avec le mort -, sortit son

portable et ouvrit le texto qu'on venait de lui envoyer.

Elle dut l'approcher de ses yeux pour être sûre qu'elle lisait correctement. Elle ne put s'empêcher de pousser un petit cri étouffé et lâcha l'appareil, qui alla s'écraser sur le parquet de la vieille maison avec un bruit assourdissant. Tout le monde sursauta et se tourna vers Adèle. Immédiatement, on entendit une voix en colère venir de la chambre.

« COUPEZ ! COUPEZ ! Mais qu'est-ce qui se passe là-dedans, nom de Dieu ? » Et le premier assistant-réalisateur fit irruption dans le couloir.

Adèle bredouilla : « Je suis vraiment désolée, John, je... »

Toute l'équipe de tournage se tourna vers Adèle, acteurs compris, puis on passa à autre chose. Ça arrivait souvent, et

c'était une occasion pour tout le monde de se délasser deux minutes.

John cria à l'assemblée : « Allez, on se reconcentre, c'est la dernière scène. On a du champagne qui nous attend, les mecs ! Allez, un dernier effort. *One last push, chaps.* » Le réalisateur en profita pour murmurer quelques indications aux acteurs, le mort pour se gratter un œil et plaisanter avec la vieille tante, le directeur de la photographie pour régler les rayons de soleil, et on enchaîna sur la cinquième prise.

C'était le dernier jour de tournage. On filmait l'adaptation de *La Maison biscornue* d'Agatha Christie pour la télévision britannique. Le premier chapitre, la découverte du meurtre, avait déjà été filmé le premier jour, un mois plus tôt, mais on avait dû faire un « reshoot ». C'était la dernière scène à filmer et - tout

le monde l'espérait - la dernière prise.  
Après on ferait la fête.

« Silence, silence, s'il vous plaît.  
Caméra. Action. » Adèle n'avait pas bougé  
de sa caisse. Elle tenait toujours son  
téléphone portable dans sa main crispée.  
Pour la première fois, elle accueillit le  
silence comme une bénédiction. En plus  
de l'embarras causé par la chute de son  
téléphone, elle était toujours sous le  
choc. Elle n'osait pas relire le texto. Enfin  
elle trouva le courage de détendre ses  
doigts et de baisser la tête.

*Bn anivRsR adL - tn granpR ki tM*  
(Bon anniversaire Adèle -  
ton grand-père qui t'aime)

Elle réussit à ne pas pleurer, mais ne  
put retenir le sourire qui éclaira son  
visage et réchauffa sa poitrine. Car ce

petit texto tout bête et un peu maladroit, avec son orthographe qui se voulait jeune, était extraordinaire. Poétique même, et tellement tendre. Et bien sûr tout à fait impossible.

Il est des choses dans la vie qu'on a envie de garder pour soi. Et d'autres qu'on veut partager avec tout le monde et n'importe qui. Le texto appartenait à cette dernière catégorie. C'était comme ça, il fallait que l'histoire sorte, et Adèle était émue et impatiente.

On décida de faire une sixième prise. Mais Adèle ne suivait plus le tournage, elle repensait à son histoire. Oh, elle n'était pas si longue, mais il fallait tout raconter pour comprendre ce que ce petit texto avait d'extraordinaire. Oui, tout raconter depuis le début, un mois plus tôt, le 18 septembre. Un mois, ce n'était pas long, et pourtant, des cœurs s'étaient

ouverts, des valises s'étaient fermées, des larmes avaient coulé là où on ne les attendait plus. Et alors que pour la sixième fois un drame se jouait dans l'autre pièce, Adèle profita de ces ultimes moments de silence pour se souvenir. Dans la pénombre de ce couloir, elle pouvait se projeter le film de ce dernier mois, qui avait changé sa vie, un peu, mais celle d'autres, beaucoup.